

VERS A DIRE

## LES LARMES D'UNE MÈRE

Mon Dieu, tu fis un jour le clair soleil brillant,  
L'astre des nuits d'été qui se lève sans voiles,  
Et tu jetas après, dans le bleu firmament,  
Tout un semis d'étoiles.

Mais tu fis pour l'enfant qui marche à petits pas,  
Innocent et chetif une douce lumière,  
La plus pure, pour lui, de celles d'ici-bas,  
Le regard d'une mère.

Tu fis l'été vermeil aux multiples senteurs,  
Les oiseaux gazouillant sur nos têtes ravies,  
Les fruits mûrs savoureux, les odorants fleurs  
Des bois et des prairies.

Mais tu fis pour l'enfant, petit être matin,  
Ignorant les dangers, les écueils, la misère,  
Pour sacrer à jamais son front de chérubin,  
Les baisers d'une mère.

Hélas ! les anges blonds n'ont d'ailes ici-bas  
Que pour bien peu de jours ! La brûlante tendresse  
Qui les retint captifs, ils la brisent, ingrats ;  
La première cavresse,

Les regards, les baisers... ils ont tout méprisé !  
Par leur faute souvent, coulent—liqueur amère—  
Comme l'eau qui s'enfuit d'un beau vase brisé,  
Les larmes d'une mère.

Mais ces larmes d'amour ont mûri bien des cœurs  
Qui sans elles jamais n'auraient connu la vie ;  
Il fallait les sanglots, il fallait les douleurs  
D'une mère chérie

Pour mener à tes pieds, dans ton beau paradis,  
Seigneur, tous les enfants de la famille entière :  
Celle qui près de toi nous aura réunis,  
Ce sera notre mère !

A. DU VERNEY.

## A L'AURORE DU VINGTIÈME SIÈCLE

Sous ce titre qui éveille l'attention, un de nos distingués collaborateurs de Québec, M. Alph. Gagnon, nous adresse une traduction qu'il a faite de différents articles dus à des écrivains de haute valeur.

Au point de vue de la traduction seule, ce travail doit être loué. Mais il convient surtout de féliciter notre correspondant du choix qu'il a su faire, de l'intérêt qu'il sait éveiller dans cette question des progrès du Catholicisme.

C'est une consolation aussi de voir, de constater ces progrès : c'est, en effet, une diffusion toujours plus grande des principes d'ordre, de droit, de justice, qu'emporte par elle-même et en elle-même la diffusion des enseignements de l'Eglise.

Et n'est-ce pas un bien, en ce temps où des gouvernants imbus de préjugés funestes, ignorants des règles immuables de l'équité, s'efforcent de tromper les peuples, de les amener même à la perte de la plus belle prérogative donnée au libre arbitre par le Créateur : la liberté ?

Nous appelons toute l'attention de nos bienveillants lecteurs sur ces pages que voici :

M. Henry Harlow a fait paraître dernièrement dans la *Midland Review*, publication catholique de Louisville, Kentucky, un article d'un intérêt plus qu'ordinaire, sur la condition respective du Catholicisme et de celui du Protestantisme à l'aurore du vingtième siècle.

Nous traduisons :

Il n'est peut-être pas hors de propos, avant de finir le dix-neuvième siècle pour entrer dans le vingtième, de passer en revue les cent années qui viennent de s'écouler, pour voir ce qu'elles ont été pour nous et ce qu'elles semblent nous promettre pour l'avenir.

Au moment où le soleil se couchait pour la dernière fois avant de clore le 18<sup>ème</sup> siècle, on put dire assurément qu'une double nuit couvrait la face de la terre. L'Allemagne était protestante, l'Angleterre également ; la Russie abhorrait l'Eglise ; on pouvait craindre que l'Italie, qu'agitaient diverses dissensions, n'adoptât les principes philosophiques qui avaient fini par conduire la France à la plus lamentable des anarchies et aux luttes sanglantes de la révolution ; ce beau pays, si longtemps admiré de l'Europe entière, sortait du règne de la Terreur, et, chose à peine croyable, le Christianisme, qui avait pourtant fait sa vie, semblait y être éteint.

Dans le Nouveau-Monde, à l'exception des contrées colonisées par les races latines, les catholiques

n'étaient qu'une poignée, et leur religion un objet de mépris. Le Catholicisme, il est vrai, avait fait des progrès parmi les infidèles ; mais il lui restait d'entreprendre, dans les pays civilisés où le Protestantisme dominait, cette lutte opiniâtre qui, servie par une logique irréfutable, allait finir par renverser ce dernier et par demeurer triomphante. Certes ! l'Eglise n'en est plus à prouver la souveraine influence de sa vertu civilisatrice et moralisatrice ; mais il semble que Dieu voulait qu'elle reprît, au commencement de ce siècle, son rôle de puissance intellectuelle, comme elle le fit autrefois contre l'arianisme et autres sectes du temps. Que de combats n'a-t-elle pas livrés depuis cette époque jusqu'à nos jours ! elle n'a reculé devant aucun de ses nombreux ennemis, et n'a subi aucune défaite.

Par ses soins, des millions d'hommes ont été ramenés à la foi du Christ et affermis dans la pratique du bien. Au commencement du siècle, elle était victorieuse en Angleterre dans sa lutte pour l'émancipation des catholiques ; quelques années plus tard, elle triomphait de nouveau en France et en Italie ; à l'époque contemporaine, des hommes courageux et énergiques ont surgi en Allemagne et réduit le Kulturkampf à l'impuissance. (Kulturkampf, — mot créé par Bismark pour désigner la lutte qu'il entreprit, dès les premiers mois de 1872, contre les catholiques allemands). On disait, il y a cent ans, que l'Eglise ne pouvait imposer son autorité qu'aux peuples d'origine latine ; aujourd'hui, elle tient la balance du pouvoir en Allemagne et en Angleterre, et progresse d'une manière étonnante en Hollande, en Danemark, en Norvège et en Suède. Sur la fin du siècle dernier, la Hollande comptait environ 300,000 catholiques ; en 1895, la population catholique de ce pays atteignait le chiffre de 1,488,352.

Dans notre propre pays (aux Etats-Unis), on ne peut feindre de l'ignorer davantage ; sa lumière éveille les appréhensions de tous ceux qui aiment les ténèbres. Ses enfants ont augmenté de 1,000,000 à 12,000,000 ; sa force et ses promesses d'avenir remplissent d'espérance toutes les âmes chrétiennes. En Russie, le nombre des catholiques s'est accru dans une égale proportion ; le Czar a fait la paix avec Rome. Homme d'Etat le plus clairvoyant de l'Europe, il entrevoit le résultat final de cette évolution religieuse, et l'adoption du calendrier grégorien a une portée plus significative que l'établissement d'une ambassade russe au Vatican. Il voit, comme l'empereur d'Allemagne voit, comme les hommes d'Etat anglais voient, et comme plusieurs dans notre pays commencent à voir, que, dans le christianisme conservateur de Rome seul réside la garantie la plus sûre des fondements de la société humaine et de la marche constante du vrai progrès.

Maintenant, si nous reportons notre vue sur les nations païennes, qu'apercevons-nous ?

L'épée des combats vient de déchirer le voile qui nous cachait les Iles Philippines, et nous a montré 8,000,000 de catholiques ; en Chine, l'Eglise compte des millions de fidèles ; des millions en Afrique, dans l'Inde, dans l'Asie antérieure, en Egypte, en Palestine, en Syrie et en Perse. Les colonnes de Karnac s'écroulent, mais la religion du Christ continue à travers les âges et ne cesse d'élever des temples au Dieu vivant.

Que signifie cette domination universelle ? Que signifie ce triomphe dans l'Europe savante comme dans l'Inde bouddhique, dans la Chine païenne comme dans l'Ispahan mahométan ?

Cela veut dire qu'à Leipsic comme à Londres, l'Eglise enseignante s'est mesurée avec le Protestantisme et l'a vaincu par la force de sa doctrine ; que, dans les contrées infidèles, elle a prêché la parole de Dieu à des oreilles disposées à entendre ; que les philosophes subtiles de l'Inde pas plus que le cimenterre flamboyant de Mahomet, ne l'ont retardée dans sa marche. Cela veut dire qu'en vertu de l'organisme divin dont il a doué son Eglise, le Christ parcourt encore le monde, réfutant les scribes, guérissant les malades, consolant les affligés, ressuscitant les morts et confondant les pharisiens aux dehors superbes. Quel que

soit l'ennemi qui se présente, l'Eglise ne se décourage et ne cesse jamais de combattre ; longtemps avant la naissance de ses adversaires modernes, elle a eu à lutter contre les Césars, qu'elle a vus périr et disparaître.

Si, pour un moment, nous examinons les forces qui agissent en dehors de l'Eglise, que voyons-nous ? Dans notre propre pays, de l'aveu de ses profonds penseurs, nous trouvons un Protestantisme en désagrégation, l'athéisme, le doute, l'effroi, le désordre.

C'est Rollin Hartt qui, dans le courant de la présente année, nous parle, dans l'*Atlantic Monthly*, de la décadence générale du Christianisme dans la Nouvelle-Angleterre ; c'est le gouverneur Rollins, qui déplore sa ruine dans le New-Hampshire ; nos publications profanes les plus en vue nous déclarent que le Protestantisme a échoué complètement comme force spirituelle aux Etats-Unis ; des assemblées de ministres du culte tenues dans presque tous les Etats de l'Union, ont corroboré, les unes après les autres, directement ou indirectement, les déclarations qui précèdent. "Le monde tourne mal," s'écrie-t-on de toutes parts en un concert où la note de l'espérance, hélas ! peut à peine se faire entendre. Ce qui se passe à l'étranger démontre à tous que l'évangile "du plus fort" est mis en pratique, est même prôné, que la venue d'une ère d'incrédulité est suivie d'un débordement sans nom de péchés de concupiscence, d'indécences éhontées et d'immoralités que cherche en vain à dissimuler une fausse apparence d'ordre, débordement qui menace de détruire la société. Ceux qui ne vivent pas de la foi s'en vont se lamentant, criant à Dieu que "Le règne du paganisme est revenu," et, sans se douter du mal dont ils souffrent, ils cherchent de tous côtés quelque motif d'encouragement, un apaisement à leur trouble intérieur. Un désolant pessimisme pèse presque universellement sur la pensée humaine. Les hommes ne voient plus en Jésus-Christ un Dieu sauveur ; et au lieu de son règne souverain dans les âmes, ils s'en tiennent à un vague sentiment de religiosité, sans culte et sans pratique, qu'ils qualifient, dans un langage soi-disant scientifique, de religion humanitaire.

Il n'y a de repos nulle part. Partout on est en proie aux doutes de l'esprit et aux souffrances de l'âme, ou à cet invincible engourdissement moral qui précède la mort. L'on a fait l'essai de tous les systèmes philosophiques ; tous ont prouvé leur impuissance à guider l'humanité vers sa fin, et les hommes en sont revenus au vieux credo d'Epicure d'où l'Eglise les avait tirés il y a dix-neuf siècles : "Mange, bois et jouis, car demain tu mourras, et nul ne sait ce qu'il y a au delà."

Il faut se rappeler que l'auteur de cet article vit dans un pays où sur une population d'environ 75 à 80,000,000 d'habitants, 25 à 30 millions n'ont plus de croyance religieuse et ne donnent plus aucun signe extérieur de Christianisme.

L'ancienne Eglise est encore debout. Voilà ce qui se dit aujourd'hui. Il est temps que le monde se demande, avant de franchir le seuil du siècle nouveau : "N'existe-t-il pas sur la terre une force assez puissante pour rendre aux âmes l'enthousiasme de jadis, qui est inséparable de la foi, de l'espérance et de la charité ? N'y a-t-il dans le lointain aucun phare pour éclairer les vagues qui conduisent aux ports de sûreté ? Le siècle qui va commencer est-il condamné à entendre en vain les gémissements de tant d'âmes égarées au milieu des ténèbres ?"

Nous ne le croyons pas. Nous ne pouvons admettre qu'un Dieu infiniment juste et infiniment miséricordieux ait voué les intelligences, les cœurs et les âmes des hommes à un siècle de ténèbres.

Si nous consultons Mallock qui, sans être catholique, est un des penseurs les plus éminents de l'Angleterre contemporaine, il nous dit que la seule espérance chrétienne "se trouve dans l'Eglise de Rome et non dans aucune forme quelconque du Protestantisme" ; il entrevoit même "que les progrès scientifiques du siècle que l'on disait lui être fatals, ne vont servir, dans leur ensemble (et c'est ce qui constitue une des plus curieuses surprises de l'histoire), qu'à l'affermir sur sa base et à lui redonner un regain de vigueur."